

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 2

Artikel: Rentrées tardives !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206630>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ce matin, Emile vient de cueillir dans son jardin une superbe gerbe de dahlias, de chrysanthèmes et des dernières roses. Et il marche, gaillard, sous un ciel bleu d'automne que ceignent des nuages blancs formant les gradins d'un cirque gigantesque. Plus près de lui et aussi très loin, c'est le grand lac démonté, c'est la houle furieuse qui déferle, s'acharne, s'apaise peu à peu et rugit à nouveau. Ce sont des vagues de feuilles mortes qui s'abattent en tourbillonnant parmi les routes, sur les prés, dans les ruisseaux en une incomparable mélodie jouée par les archets sublimes que sont les branches des chênes et des noyers qui s'enlacent et se désenlacent, par les flûtes plaintives et langoureuses qui chantent dans les ramures, les roseaux et les saules, selon le caprice du vent.

Emile s'en va pensif au milieu de cette harmonie de la nature dont il écoute, en respirant à pleins poumons, toute la beauté mélancolique et la majestueuse grandeur...

A plus de cinquante mètres de la maison de Cyprien — dit le Polonais —, il perçoit les cris emportés d'Ambroisie, la femme de Cyprien.

— Heureux veinard, se dit-il, en serrant son bouquet contre son cœur.

Et, sans heurter, il entre chez le Polonais.

— Bonjour à tout le monde, dit Emile cordialement. C'est aujourd'hui le vingtième anniversaire de votre mariage et je viens vous en complimenter, ajoute-t-il, en présentant à Ambroisie son énorme botte de fleurs.

Les traits d'Ambroisie, encore belle, se rassérénèrent aussitôt et son mari, impassible, tendit à Emile une main vigoureuse.

— Voilà qui est galant, fit gentiment Ambroisie en admirant le splendide bouquet. Ah! si j'avais su!... Et un gros soupir gonfla sa poitrine de déesse Pomone.

— Je parie, dit Cyprien, que tu l'as entendue crier depuis chez toi, et c'est même ce qui l'aura rappelé l'anniversaire... en question.

— N'exagère pas. A peine un léger murmure en approchant; j'ai cru, parbleu! que vous reviviez votre premier jour de noces et que l'amour...

— Ne m'en parlez jamais, interrompit brusquement Ambroisie.

— Parlons-en, au contraire, car je ne suis venu que pour parler d'amour, assura gaiement le misogynne.

— Et moi, je vais chercher une vieille bouteille, philosophe le Polonais, disparaissant dans la trappe ouvrant sur la cave.

Emile s'est assis et a bourré sa pipe, ce qui remplit d'aise la belle Ambroisie — car chacun sait que lorsque le misogynne bourre sa pipe, c'est qu'il est de bonne humeur, et s'il l'allume, oh! alors, c'est le soleil dans la maison.

— Et dire qu'on m'a poussée à ce mariage pour une simple question d'argent, gémit Ambroisie, tandis que vous m'aimiez, je le sais bien, et que je...

— Laissons le passé au passé, il est mort. Il est heureux qu'il en ait été ainsi, Ambroisie. Qu'auriez-vous fait d'un misogynne?

— Je l'aurais démisogyné! et les yeux clairs d'Ambroisie pétillèrent de malice.

— Non, répliqua Emile gravement, non. Nous n'étions pas nés l'un pour l'autre. Votre mari, lui, est un bel homme; demandez-le plutôt aux autres femmes qui ne l'appellent que : le beau Cyprien. D'ailleurs, je ne suis qu'un gringalet à côté de vous.

— Oh! Emile, n'allez pas dire du mal de vous, autrement gare!

— Mais vous, Ambroisie, qui pourriez être si bonne, si douce, sans votre entêtement de mulet...

— Merci!

— Votre caractère emporté, fougueux, bizarre...

— Emile!

— Parfaitement. Grâce à votre caractère détestable...

— Mossieu!!

— Vous avez amené la désunion dans ce qui aurait dû être le plus joli ménage de Pompaples et autres lieux.

— C'est trop fort!! Hors d'ici, et vite, affreux misogynne, freluquet de malheur! Et n'y revenez pas.

Le vent, le froid et les feuilles s'engouffrent par rafales dans la porte qu'Ambroisie tient grande ouverte, un balai à la main.

Qui comprendra jamais la magie des choses et d'une réputation?

Emile s'est rapproché du feu et, tranquillement, il allume sa pipe dont les volutes bleuâtres montent et s'élargissent. Il a allumé sa pipe! Qu'est-ce que cela veut dire? Et Ambroisie, que la froidure, les feuilles desséchées et surtout la bienheureuse pipe avaient soudain calmée, referma l'huis très doucement et vint, curieuse et presque craintive, s'asseoir près de l'âtre étincelant où flambaient et crépitaient les vieux ceps verts de mousse et les sarments de la noble vigne.

— Quel mauvais temps! hasarda-t-elle, pour dire quelque chose.

— Quand il fait mauvais temps, je dis, moi : vive le mauvais temps! fit Emile d'une voix éclatante en se levant la pipe au poing. Et quand il fait de la pluie, je dis : vive la pluie! Et quand il fait colère, je dis : vive la colère! Et quand il fait soleil, je dis : vive le beau soleil!

— Voilà qui est parlé, s'exclama derrière eux le Polonais, qui était remonté de sa cave. C'est la seule politique du bonheur avec un doigt de ce vieux vin à l'occasion.

Emile sut si bien dire et bien faire que les époux d'il y a vingt ans paraissaient apprendre seulement à se connaître. Ils marchaient de surprise en surprise, se découvrant mutuellement des qualités, des accomplissements jusqu'alors insoupçonnés.

— Oh! que de temps perdu, mon Cyprien! murmura languissamment Ambroisie, abandonnant ses mains à l'élu de son cœur.

— Comme nous allons le rattraper, ma belle chérie! Nous allons mettre les bouchées doubles, mon Ambroisette, et même sans plus tarder, affirma Cyprien, les yeux tout énamourés.

Le misogynne, jugeant que sa présence devenait préférable autre part, s'esquiva adroitement.

— Espérons que cela durera, confia notre Emile aux oiseaux de la route, mais pourtant, Cyprien, je crois que tu m'as rendu un immense service. Merci, Cyprien, merci!

H. W.

RENTRÉES TARDIVES!

Il n'y fait pas beau au logis, quand le père Abram rentre tard. Sa femme, qui n'est pas facile, fait du *trafi*, comme il dit. Et ce sont des sermons à perte de vue.

Voulant en finir avec ces interminables jérémiades, le père Abram, rentrant tard dans la nuit, coupa court à l'averse qui commençait.

Sortant de sa poche son carnet, il le tend avec un crayon, à sa femme, et, tout calmement :

— Écoutez, Fanchette, c'est minuit sonné, j'ai pas bien le temps de l'écouter à présent. Tiens, écris-mé ça voir sur mon carnet, et puis je le lirai demain en fumant une pipe.

*

La femme de Jean-Louis à l'assesseur était de la même espèce que celle du père Abram. Elle était quasiment plus méchante encore.

Quand il s'attardait au café, ce pauvre Jean-Louis n'osait ma foi plus rentrer.

— Alo, tu as comme ça peur, Jean-Louis? lui dit un soir un de ses amis qui l'accompagnait jusqu'à sa porte entre minuit et une heure.

— Oh! c'est que je te dis, ma bourgeoise est terrible. C'est des scies interminables.

— Oh! bien, laisse-me-vo aller à ta place. On verra bien.

— Non! je te dis, ce sera bien plus pire après.

— Laisse-toujou.

Et l'ami de Jean-Louis ouvre la porte, s'en va droit à la chambre à coucher, où l'on ne voyait goutte. Entendant entrer, la femme de ce dernier commence son sermon. L'ami ne dit mot. Ayant, en tâtonnant, trouvé une chaise, il s'assied et fait mine d'enlever ses souliers et de se déshabiller.

Pendant ce temps, le sermon allait toujours bon train. Un vrai moulin à paroles. Et des amabilités à foison.

L'ami continuait de garder un silence prudent. Peu à peu, le moulin se ralentit, puis se tut. La *care* avait passé.

Très doucement alors, l'ami de Jean-Louis

sortit de la maison, appela ce dernier qui attendait tout tremblant devant la porte, et lui fit :

— Tu peux seulement entrer à présent; elle a tout dit.

LE FIL EST BRULÉ

Les personnes qui ont la mauvaise habitude de lire au lit, quand elles peuvent faire autrement, risquent de s'endormir en laissant leur lampe à pétrole allumée, ce qui risque d'occasionner un incendie. Si c'est une lampe électrique, le danger est moins grand, mais ça fait enfler la note.

Avec une simple bougie, le danger d'incendie est le même qu'avec une lampe, mais il y a un moyen très élémentaire de le prévenir. On peut, sans crainte aucune, s'abandonner au charme somnifère de l'auteur en vogue.

Voici. Ce n'est pas très facile à expliquer, mais nous espérons que vous comprendrez tout de même.

On dresse sur une planchette un fil de fer un peu fort de la longueur de 30 à 35 centimètres. Au tiers de la hauteur, on le contourne en forme de boucle; on fait une seconde boucle aux deux tiers de la hauteur, puis on recourbe en forme de gibet le troisième tiers dont on contourne également l'extrémité en forme de boucle.

On attache alors à l'un des bouts d'un fil à coudre un éteignoir de métal. On passe ensuite le fil dans les trois boucles, en commençant par la supérieure, puis, du dernier anneau, le fil est attaché, à une certaine distance de la flamme, à la bougie placée dans un bougeoir posé sur la planchette.

Lorsque la bougie est consumée jusqu'au fil, celui-ci brûle ou cède, et le chapeau tombe brusquement sur la bougie et l'éteint net. On peut calculer la distance où l'on doit attacher le fil, sachant qu'une bougie ordinaire brûle environ deux millimètres en cinq minutes. On peut, du reste, faire des essais pour être fixé sur la durée des bougies qu'on emploie.

Rien de plus simple, vous le voyez. Et avec cette précaution, pas de risque d'incendie.

Mais ce qui est mieux encore, c'est de ne pas lire au lit.

UN NOUVEL-AN ESCAMOTÉ

BIGRE! le Nouvel-An jadis l'échappa belle. Oh! il y a longtemps de cela; c'était au temps de LL. EE.

Un beau jour, en effet, Nos Très Souverains et Redoutés Seigneurs de Berne poussèrent l'audace jusqu'à supprimer le Nouvel-An.

Il y eut bel et bien une année sans Nouvel-An. Ce fut 1701. Cette fois-là, dans notre Pays de Vaud, personne n'aura donné ni reçu d'étrennes; il n'y aura pas eu de réjouissance le soir de Sylvestre.

Si Nos Excellences ont supprimé, à leur grand regret peut-être, le premier jour de l'an 1701, n'allez pas cependant croire qu'elles l'ont fait dans le principal but d'empêcher chacun de se divertir et s'amuser? Non! La *patte* de l'ours de Berne, qui nous pesait alors dessus, avait tout bonnement l'intention de faire *patte de velours* avec le calendrier Grégorien et voici pourquoi :

Le calendrier établi par le pape Grégoire XIII, en 1582, et qui porte, à cause de son auteur, le nom de « Calendrier Grégorien » n'a pas d'abord été mis en vigueur chez nous. Ce n'est que vers la fin du XVII^e siècle que LL. EE. de Berne le déclarèrent officiellement en vigueur pour commencer le XVIII^e siècle. Et comme ce calendrier avance de 12 jours sur celui qui était abandonné, LL. EE. durent supprimer les 12 premiers jours de l'année 1701 qui ne commença que le 12 janvier et fut ainsi une année *sans Nouvel-An*.

Le mandat souverain qui mit en vigueur le calendrier Grégorien, en date du 22 octobre 1700, porte ce qui suit :

MANDAT CONCERNANT LA CORRECTION DU
CALENDRIER.

« L'Advoyer et Conseil de la Ville de Berne, notre salutation promise, Noble, puissant, Cher et féal Bailif, Estant connu combien l'irrégula-